U d'/of OTTAWA
39003002534757

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (N°s 1 à 30)
30 — sur papier Whatman (N°s 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

MADRIGAUX

DE

LA SABLIÈRE

SUIVIS D'UN APPENDICE

ET PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXIX

Université
BIBLIOTHÈQUE
Ottawa

PQ
1817
.L2M3
1879

INTRODUCTION

LORSQU'AU *sortir du Jardin des plantes on traverse la Seine sur le pont d'Austerlitz pour gagner la rive droite du fleuve; lorsqu'on regarde ces berges animées, cet immense embarcadère, ces vastes ateliers du chemin de fer de Lyon, ce* rail-way *de Vincennes qui borne la perspective, on a de la peine à s'imaginer que tant de changements se soient opérés, qu'une population nombreuse se soit réunie en si peu d'années sur ces quais où, il y a trente ans à peine, s'espaçaient quelques rares guinguettes; sur ces terrains vagues où quelques petites usines enfumées, quelques maisons lépreuses, s'élevaient au milieu de vastes jardins maraîchers, où vivait une population moitié ouvrière, moitié campagnarde.*

C'est bien autre chose quand on se reporte par la pensée à deux siècles en arrière, au moment où Louis XIV, dans la plénitude de sa jeunesse et de sa

beauté, prêt à s'affranchir de la tutelle de Mazarin mourant, allait devenir le grand roi. Rien n'annonce encore que Paris doive jamais s'étendre jusque-là. Le quartier actuel de Reuilly n'était qu'un petit village, plus rapproché de Vincennes que de la capitale.

La plus belle propriété de ce hameau était, sans conteste, un clos de trente arpents que dominait un logis flanqué de quatre pavillons. Le jardin, magnifiquement planté à la mode d'alors, renfermait des quinconces, des bosquets, des jets d'eau, des charmilles, un petit bois, un potager qui produisait des fruits magnifiques, dont la plus grande partie était achetée pour être servie sur la table même du roi; puis de longues avenues conduisant à une terrasse élevée sur les bords de la Seine et d'où le regard embrassait un magnifique horizon. L'œil apercevait à l'orient le château de Vincennes et Charenton, remontait le cours de la Seine jusqu'aux coteaux de Valenton et de Savigny, se promenait au midi sur des bois, des villages, des plaines cultivées, redescendait de Bicêtre jusqu'au quartier Latin, embrassait à l'ouest les clochers de vingt églises, les tours de Notre-Dame, et ne s'arrêtait qu'à la sombre et colossale Bastille, dominant les remparts de Paris.

Sur cette terrasse, par une belle soirée, un couple charmant se promenait : le cavalier, homme de trente ans, au noble maintien, à la figure avenante,

dans toute la force et l'élégance de la virilité, gracieux, spirituel, avait tout ce qu'il faut pour plaire et pour se faire aimer. La délicieuse personne, au sourire expressif, au visage adorable, qui s'attachait à son bras et dont les beaux yeux cherchaient les siens avec un amour non dissimulé, aurait presque pu passer pour sa fille, car elle atteignait à peine sa quinzième année; mais, à la manière dont elle appuyait sur lui sa blonde tête, il était facile de comprendre qu'un lien plus tendre et plus intime encore les avait tout récemment unis. Quant à lui, ne répondant à ce gracieux abandon que par un sourire voilé, il aurait laissé deviner, à des yeux moins épris, un cœur déjà ravagé par des passions plus orageuses.

Ce galant cavalier était Antoine de Rambouillet, sieur de La Sablière, conseiller secrétaire du roi, fils d'un financier du nom de Rambouillet, lequel, ayant amassé une immense fortune comme fermier des impôts, avait créé ce domaine connu sous les trois noms de Folie-Rambouillet, Jardin de Reuilly ou Maison des Quatre-Pavillons[1].

---

1. Sur le plan de Jaillot, daté de 1778, La Folie-Rambouillet se trouve indiquée sous la forme d'un trapèze très-allongé. Les quatre pavillons subsistent; mais le château a été rasé depuis l'an 1720, où la propriété fut vendue à des entrepreneurs de démolitions, détruite, et livrée à la culture maraîchère qui l'occupait encore il y a cinquante

C'était là qu'avant leur entrée dans Paris descendaient les ambassadeurs des puissances non catholiques, car les Rambouillet étaient protestants, ainsi que la famille de la jeune et charmante femme que nous venons de présenter à nos lecteurs et qui s'appelait Marguerite Hessin.

La Sablière était d'une nature sensible et gaie[1], *il rimait avec facilité des madrigaux où l'esprit et la galanterie s'unissaient à tant de grâce que toutes les femmes en raffolaient, et que l'arbitre des ruelles, le célèbre Conrart, dans un de ces jours où il oubliait d'observer un silence prudent, l'avait surnommé* le Grand Madrigalier français.

---

ans. — Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un souvenir, le nom de rue Rambouillet donné à une voie qui longe à l'occident l'emplacement qu'occupait cette magnifique propriété.

1. Une anecdote rapportée par Tallemant des Réaux peut donner une idée du genre d'esprit de La Sablière. « Un Écossais huguenot, nommé Duncan, qui se faisait appeler Cérisante, devint amoureux d'une belle fille nommée Lolo. Il songeoit à l'épouser et avoit en même temps de grandes prétentions sur l'ambassade de Suède en France. Le tout ayant manqué, il se fit une épitaphe en vers français pitoyables. Pour se moquer de lui, La Sablière-Rambouillet (comme on l'a su depuis) fit imprimer ce billet d'enterrement : « Vous estes prié d'assister à l'enterrement de Messire Marc Duncan, seigneur de Cerisante, conseiller d'Estat de la couronne de Suède, resident et prétendant à l'ambassade en France. »

Cérisante vit un de ces billets, s'emporta et dit mille extravagances qui rendirent la chose encore plus plaisante.

La jeune mariée, de son côté, montrait un goût prononcé pour toutes les études scientifiques et littéraires; elle aurait même cité dans leur langue Horace et Virgile.

A part la différence d'âge, jamais union n'aurait pu sembler mieux assortie et plus féconde en présages de bonheur, si le mari n'eût déjà beaucoup trop aimé. Entre autres aventures galantes de sa jeunesse, Tallemant des Réaux raconte qu'il avait inspiré une vive passion à certaine dame Le Taneur, dont le mari était aussi ridicule par le corps que par l'esprit. C'est vraisemblablement la personne qu'il a chantée sous le nom de Bélise, à laquelle il dit :

Bélise, mon rival est laid,
Petit, de méchant air, mal fait,
De plus, fort content de lui-même;
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime.

L'amant ne voulut pas tolérer ce plaisir *chez sa maîtresse; il l'obligea, dit le malicieux Tallemant, « à faire lict à part un an durant, pour ne pas avoir un si vilain compagnon en ses amours. Elle prit pour prétexte un grand rhume qu'elle avoit, et qu'elle pourroit devenir pulmonique si elle devenoit grosse aussitôt après. Cependant l'amant délicat se divertissoit avec elle à la chardonnette; mais une fois elle connut qu'elle en avoit, et fit si bien que le mary se remit à temps à coucher avec elle; mais*

le galant eut bien ce qu'il méritoit. Cette femme se va mettre mille scrupules dans l'esprit, que cet enfant voleroit le bien des autres, qu'elle ne pourroit pas se faire accroire qu'il estoit à son mary », *et certainement elle eût tout avoué à Le Taneur si La Sablière ne se fût décidé à épouser Mlle Hessin.*

Cette union, qui semble donc au premier abord avoir été contractée sans enthousiasme de la part du mari, n'aurait peut-être pas été formée trop à contre-cœur. Si, comme je le crois, Mme Le Taneur est la Bélise des Madrigaux, le madrigal XV du IVe livre me paraît concluant :

Je vous rends votre liberté,
Bélise ; et, sans m'estre infidelle,
Vous pouvés de vostre côté
Chercher aventure nouvelle.
Un jeune et rare objet avec des yeux charmans
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me reprochez point mes vœux ni mes sermens :
Un amant bien traité qui peut durer huit ans
Doit, ce me semble, en estre quitte.

Le mariage du Madrigalier *fut certainement suivi de quelques années heureuses, et plusieurs enfants en naquirent.*

Cependant l'hôtel de La Sablière, situé rue Saint-Honoré, non loin de Saint-Roch, ne tarda point à devenir un rendez-vous pour les savants, les lettrés et

les gens d'esprit, grâce aux maîtres du logis, qui unissaient à une large opulence le don de plaire, la politesse et l'amabilité la plus hospitalière. C'est là que Sauveur et Roberval, de l'Académie des sciences, enseignaient à la belle Marguerite les mathématiques, la physique et l'astronomie; là que Bernier, commensal du logis, l'initiait à la philosophie, en abrégeant à son usage les œuvres de Gassendi; c'est là que le plus naïf des hommes, Jean de La Fontaine, sans abri, sans asile, se rendait, quand, ayant rencontré Mme de La Sablière qui venait lui offrir l'hospitalité chez elle, il répondit tout simplement : « J'y allais! »

Chaque jour amenait des fêtes et des réunions nouvelles. Ce fut bientôt un cénacle, un bureau d'esprit, une ruelle, *comme on disait alors, en rivalité courtoise avec le célèbre hôtel de Rambouillet, dont les maîtres portaient le même nom sans être parents* [1]. *Chez les uns comme chez les autres, on rencontrait les étrangers illustres, les hommes éminents, les femmes remarquables par leur beauté, par leur esprit, avec cette seule différence qu'ici les protestants*

---

1. Les d'Angennes de Rambouillet tenaient à la plus ancienne et à la plus haute noblesse. Leur maison était illustre dès le XIVe siècle et ils comptaient un grand nombre de personnages célèbres parmi leurs aïeux, tandis que les Rambouillet de La Sablière étaient de simples financiers, des partisans, aux trois quarts, sinon tout à fait roturiers.

dominaient, tandis que dans la rue Saint-Thomas du Louvre c'étaient les catholiques. Toutefois le terrain était neutre, et les discussions religieuses étaient mises au ban de la conversation. Coulanges et la grande épistolière *Mme de Sévigné, son fils et Chaulieu, s'y rencontraient avec les Lauzun, les Rochefort, les Brancas, le duc de Foix, le marquis de la Fare, etc.*

Au sein de cette société charmante, mais dissipée, les liens qui unissaient les deux époux se relâchèrent insensiblement. La Sablière, donnant le premier l'exemple, recommença la vie amoureuse et légère qu'il menait avant son mariage.

Semant en prodigue les cadeaux, les galanteries, les madrigaux, les chansons qu'il mettait lui-même en musique, il rencontrait fort peu de cruelles. C'était tantôt Charlotte Bigot de La Honville, dont il eut la petite oye; *tantôt Marton de Menour, et bien d'autres encore, dont il eut sans doute mieux que de menues faveurs*[1].

Ses nombreuses infidélités décidèrent celles de sa femme. Abandonnée de son volage époux, sollicitée par une cour d'adorateurs, elle était trop faible pour

---

1. Ces deux noms se trouvent dans les historiettes de Tallemant des Réaux. La Sablière ne cite dans ses madrigaux personne qu'une demoiselle ou dame Montelin, qu'il avait connue à Marennes.

lutter seule contre tant de tentations. Sa belle jeunesse s'écoula dans cette galanterie décente qui fut la vie de la plupart des grandes dames au XVIIIe siècle. Un de ses oncles, grave magistrat, voulant un jour lui faire de la morale, lui dit : « Eh! Madame, toujours des amourettes!... On n'entend parler que de cela dans cette maison. Mettez au moins un intervalle : les animaux eux-mêmes n'ont qu'une saison pour cela! — C'est que ce sont des bêtes, répondit Mme de La Sablière. »

Ce n'étaient jusque-là que des fantaisies passagères; mais, à ce que rapporte Walckenaër, dans sa VIE DE LA FONTAINE, *vers 1670, Mme de La Sablière et La Fare s'éprirent l'un pour l'autre d'une passion plus durable et plus affichée.*

*La Sablière n'avait pas le droit et n'eut pas la pensée d'en être jaloux, car il était, de son côté, sous le joug d'une dame dont Richelet, tout en la disant admirable d'esprit et de beauté, ne nous a pas révélé le nom. Il la quitta cependant pour donner tout son cœur à Mlle Marie Vanghangel, fille d'un Hollandais à qui La Sablière délégua une part dans la Régie des Domaines, afin de le fixer à Paris. C'est à elle qu'il a dédié tous ceux de ses madrigaux qui portent le nom d'*Iris, *et ce séducteur volage devint constant pour le reste de sa vie. Il aimait uniquement son* Iris, *et son* Iris, *afin de lui rester fidèle, refusa tous les prétendants avec tant de*

persévérance que Charlotte, sa sœur cadette, se maria, sans égard pour le droit d'aînesse, avec Niert le fils, premier valet de chambre du roi.

Cet attachement si profond devait survivre à celle qui en était l'objet. Marie Vanghangel, atteinte de la petite vérole, fut emportée à la fleur de l'âge, pendant un voyage de courte durée que fit La Sablière.

A son retour, comme il sortait joyeusement de sa berline et embrassait ses enfants, Anne, sa fille aînée, lui dit avec étourderie : « Savez-vous, mon père, que Mlle Manon Vanghangel est morte? » Il fit un violent effort sur lui-même pour refouler ses larmes et maîtriser sa cruelle angoisse; mais il eut beau se raidir, le coup était porté. Depuis ce jour, il ne fit que languir et mourut de douleur au bout de quelques mois.

Il expira, selon M. Louvet, le 3 mai 1679, à Paris. Il y était né le 17 juin 1624. Il avait donc cinquante-cinq ans.

De son mariage étaient issus trois enfants :

1° Nicolas, *sieur du Plessis et de Lancey, né le 10 février 1656, homme très-instruit, qui était en correspondance avec Bayle et à qui nous devons la première édition des madrigaux de son père. Il était allié des Tallemant et des Trudaine, qui nous ont conservé les* HISTORIETTES *de Tallemant des Réaux. Il se maria avec une demoiselle Hessin, sa cousine;*

2° Anne, *qui épousa Jacques Muisson, conseiller au Parlement et fougueux calviniste;*

3° Marguerite, *mariée à Guillaume Scot, marquis de La Mésangère, conseiller au Parlement de Rouen. C'est à elle que La Fontaine dédia* DAPHNIS ET ALCIMADURE, *et Fontenelle ses* ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES. *Elle épousa ensuite, contre le gré de tous les siens, le comte de Nocé, compagnon de débauches du duc d'Orléans.*

Toute cette famille était protestante et fut en grande partie ruinée par la révocation de l'édit de Nantes, en 1685.

Quant à Mme de La Sablière, veuve et vieillie, elle avait vu, quoique belle encore, en même temps que sa fortune, décroître le nombre de ses adorateurs. La Fare lui-même, son fidèle La Fare, l'avait abandonnée pour le jeu de la bassette, lui qui avait écrit avec tant de passion :

Je sers une maîtresse illustre, aimable et sage ;
Amour, tu remplis mes souhaits :
Pourquoi me laissais-tu, dans la fleur de mon âge,
Ignorer ses vertus, ses grâces, ses attraits ?

« *C'est pour cette prostituée de bassette, dit la marquise de Sévigné, qu'il a quitté cette religieuse adoration... Mme de La Sablière regarda d'abord cette distraction, cette désertion... les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain, où*

il jouoit; enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans avoir dit qu'elle renonceroit à tout, elle se trouve si bien aux Incurables qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas comme celui des malades qu'elle sert. Les supérieurs de la maison sont charmés de son esprit : elle les gouverne; tous ses amis vont la voir; elle est toujours de très-bonne compagnie. »

Ce que ne dit pas la célèbre marquise, c'est que la Champmeslé avait encore plus contribué que la bassette à détacher La Fare de Mme de La Sablière.

Quant à l'amante abandonnée, elle s'était convertie au catholicisme; le roi lui avait donné une pension de 2,000 livres, ce qui prouve combien elle était déchue de son ancienne opulence. Enfin elle mourut, âgée de cinquante-trois ans, selon la déclaration du comte de Nocé, son gendre, le 6 janvier 1693, rue aux Vaches, aujourd'hui rue Rousselet, sur la paroisse de Saint-Sulpice.

Comme tout cela est loin des promenades sur la terrasse du jardin de Reuillly, des cercles brillants, des réunions galantes et spirituelles de la rue Saint-Honoré, enfin des madrigaux de son volage époux!

Sortons de l'hospice pour revenir à la poésie.

La finesse, le charme, la galanterie la plus délicate, animent ces madrigaux si vifs et si coquets, où

se glisse toutefois une pointe d'affectation et de mièvrerie. Il en a été cité un certain nombre dans le RECUEIL *des Épigrammatistes français, dans le* RECUEIL *de Barbin, dans les* ANNALES POÉTIQUES, *ailleurs encore; et Voltaire, qui se connaissait en esprit, a inscrit l'auteur parmi les hommes illustres du siècle de Louis XIV, en disant qu'il a composé des madrigaux où la finesse n'exclut pas le naturel. Walckenaër s'en réfère à l'avis de Voltaire; Charles Nodier ajoute que la politesse de l'esprit et la grâce du sentiment n'ont rien produit de plus* françois.

Dans son PARNASSE, *Titon du Tillet écrit : « On trouve dans ses vers une grande délicatesse d'esprit et tout ce que la galanterie a de plus noble et de plus fin. »*

Richelet, dans son RECUEIL *des Épigrammastistes : « Montreuil, qui a passé pour le poëte qui avoit le mieux réussi en madrigaux, le cèderoit volontiers à M. de La Sablière, dont les poésies ont beaucoup plus de naturel et de délicatesse. »*

Bien que le même Richelet se montre ailleurs plus sévère et prétende qu'ils ont été froidement accueillis parce qu'ils manquent de variété, quoique très-jolis et très-bien tournés, il en a été fait jusqu'ici huit éditions :

1° MADRIGAUX DE M. D. L. S. — *Paris, Cl. Barbin,* 1680. *In*-12 *de* 4 *ff. et* 178 *pages. Le privilége est du* 26 *mai* 1680, *et l'achevé d'imprimer*

du 9 juillet suivant. Les madrigaux y sont classés, dans chaque livre, sous un ordre à peu près alphabétique, qui a été régularisé par les éditeurs modernes.

2° *Les mêmes, sur la copie imprimée à Paris (titre à la sphère), 1680. Pet. in-12 de 78 p., imprimé par les Elzeviers.*

3° *Les mêmes (titre au* Quærendo*), 1680. Petit in-12 de 84 p., imprimé par A. Wolfgang.*

4° *Nodier en cite une quatrième parue en 1687, sous le titre de* Madrigaux de Mme de La Sablière, *mais il ne mentionne ni le nom du libraire ni le format du volume*[1].

5° *Les mêmes, avec la date de 1705, Amsterdam, H. Schelte, pet. in-12, qui paraissent être le n° 3 avec un nouveau titre.*

6° Les Madrigaux de M. de La Sablière. *Paris, Duchesne, 1758. In-16 : titre; VI p. prél., 172 p., plus 2 ff. pour l'approbation et un privilége du 20 août 1758. Édition peu élégante et peu correcte, malgré la prétention de ses lourds fleurons et de ses encadrements en rouge à chaque page.*

7° Poésies diverses d'Ant. Rambouillet de La Sablière et de Fr. de Maucroix. *Paris, Nepveu, 1825. In-8° de XXVI et 338 p. Cette édition est la première qui contienne une notice un peu complète*

---

1. Selon l'éd. de Duchesne, elle serait de Liége, 1687, in-12.

sur La Sablière. Elle a été publiée par A. Walckenaër, de l'Institut, qui avait largement puisé dans les HISTORIETTES, *alors inédites, de Tallemant des Réaux.*

8° LES MADRIGAUX. *Paris, Delangle,* 1825. *In*-16 *de* 176 *p. Édition fort bien imprimée par J. Didot, avec des fleurons élégants. Elle forme le premier volume de la* COLLECTION DES PETITS CLASSIQUES FRANÇOIS *publiée par Ch. Nodier et dédiée à Mme la duchesse de Berry*[1].

Notre édition est donc la neuvième; mais les précédentes sont devenues rares et difficiles à trouver. Il ne nous appartient pas de faire ressortir les avantages de celle-ci. Nous pouvons toutefois dire qu'elle reproduit exactement l'orthographe de l'édition originale, et qu'elle est augmentée d'un appendice contenant :

1° *Douze pièces de vers qui n'ont jamais figuré dans aucune autre, et que, sur une indication fournie par A. Walckenaër, nous avons retrouvées dans un livre peu connu : le* RECUEIL *des plus beaux vers qui ont été mis en chant. Paris,* 1661 *et* 1680, *in*-8°.

2° *Quelques extraits d'un recueil anonyme inti-*

---

1. Cette édition, ne contenant qu'une très-courte notice, paraîtrait avoir été publiée avant celle de Walckenaër ; mais comme elle donne, sans en indiquer la source, un madrigal retrouvé par Walckenaër, je crois que Nodier est le plagiaire.

tulé : « Première (et seconde) partie des Pièces diverses, contenant églogues, élégies, stances, madrigaux, chansons, épigrammes, traductions d'Horace et autres pièces (Paris, Barbin, 1668, deux parties in-8°), qui, par son style et son genre d'esprit, me paraît digne de La Sablière, et que je n'hésiterais pas à lui attribuer si quelque preuve matérielle confirmait ma conjecture.

Enfin, la vie de l'auteur est beaucoup plus exacte et plus complète qu'elle ne l'a jamais été : car j'ai pu, grâce à l'excellente édition de Paulin Pâris, fouiller beaucoup mieux que Walckenaër dans Tallemant des Réaux, et mettre à profit de précieux renseignements découverts depuis, donnés par Jal, dans son DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE ; *par Joncières, dans le* DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ; *par L. Louvet, dans la* BIOGRAPHIE GÉNÉRALE *de Didot, etc.; et c'est en coordonnant avec soin tous ces documents épars qu'il a été possible de composer cette petite esquisse, où se montrent sous un jour assez original les mœurs de la société polie au temps de Louis XIV.*

PROSPER BLANCHEMAIN.

MADRIGAUX

LIVRE PREMIER

I

Avec une beauté divine,
Avec un esprit si charmant,
Avec un si fidel amant,
Qu'il vous sied mal d'estre chagrine !
Que faut-il pour vous contenter ?
Et pouvez-vous rien souhaiter
Qu'Amour ne vous offre sans cesse ?
Laissez languir et soûpirer
Ceux à qui votre rigueur laisse
Tant de choses à desirer.

II

Belise, pour l'amour vous estes sans pitié ;
Mais, sous le beau nom d'amitié,
Vous souffrez prés de vous que chacun s'établisse :
Connoissez mieux l'effet de vos attraits charmans,
Et croyez-moy, je suis complice,
Tous vos amis sont vos amans.

III

Belise, mon rival est laid,
Petit, de méchant air, mal fait,
De plus fort content de luy-même;
Avec plaisir pourtant vous souffrez qu'il vous aime :
D'un autre, j'en serois jaloux ;
Mais de luy, c'est tant pis pour vous.

IV

Chez cette rare beauté
Toute chose me tourmente,
Et j'y suis persecuté
D'une maman, d'une tante,
D'un mary, d'une suivante ;
Ses cousins sont toûjours pendus à son côté.
Ha ! bon Dieu, que de miseres,
Sans compter cinq ou six freres !

V

Cher et bien-heureux lict où repose ma belle,
Unique témoin sous les cieux
De toutes les beautez qu'elle cache à nos yeux,
Ne m'en pourrois-tu point dire quelque nouvelle?
Hélas! pour mes desirs tu n'es que trop discret!
Dy-moy donc quelqu'autre secret :
Ne songe-t-elle point à son amant fidelle ?

Et, lorsque sans témoins son cœur veut s'exprimer,
Ne m'entends-tu jamais nommer?
Et jamais ne soupire-t'elle?

VI

De sa bouche aimable et divine
J'ay mille doux engagemens;
J'ay pour moy sermens sur sermens;
Mais, quand le caprice domine,
Tout est pour les nouveaux amans.

VII

De cette beauté sans égale
Qui brille dans vostre portrait,
Ma belle Iris, je vous ay fait
Une dangereuse rivalle :
Je la vois mille fois le jour,
Je l'entretiens de mon amour;

Avec elle souvent mesme je vous oublie.
Iris, pardonnez-moy cette legereté :
C'est la seule infidelité
Que je vous feray de ma vie.

VIII

Divine Iris, dans le mystere
Qui souvent vous occupe, un confesseur et vous,
Tout ce qui se passe entre nous,
Je crois, ne vous arreste guère.
La crainte de vous accuser
Vous oblige à me refuser
Ce que ma passion merite.
Ainsi mes soins sont superflus :
Cependant vous en seriez quitte
Pour en dire un peché de plus.

IX

Dans ce lieu bien-heureux où tout plaisir abonde,
Et parmi tant de languissans,
Quelquefois, mon Iris, pour songer aux absens,
Ne quittez-vous point tout le monde?
N'estes-vous point resveuse et triste quelquefois?
De nos rochers et de nos bois
N'allez-vous point chercher les plus sombres demeures?
Et de vostre costé, sensible à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heures
Comme je passe tout le jour?

X

Enfin vous estes revenuë,
Belle cause de mes desirs;
Le Ciel enfin vous a renduë
A tant de vœux et de soûpirs.
Mais, Iris, relâchez de vostre humeur severe,

Et ne soyez pas si contraire
Au doux espoir de mon amour.
Seroit-il juste, en conscience,
Que je mourusse du retour,
Estant rechappé de l'absence?

STANCES

Iris, pour un mois ou deux
Vous allez à la campagne :
Moy, je vais faire des vœux
Que le Ciel vous accompagne.

Mais, avant que de partir,
Vous devriez, ce me semble,
Vous resoudre à m'avertir
Comment nous sommes ensemble.

Je vous ay dit mon tourment
En vers, en soupirs, en prose ;
Mais quoy, je ne sçay comment,
Vous raillez de toute chose.

Ne me laissez point icy
Avec ces incertitudes,

Qui donnent plus de soucy
Que des traitemens plus rudes.

Si vous vous divertissez
A me voir dans la souffrance,
Songez que vous me laissez,
Et ce que c'est que l'absence.

XI

J'ay tant prié, j'ay tant pressé,
Que je viens d'obtenir un baiser de Clarice ;
Plus viste qu'un éclair ce plaisir a passé.
Si l'amour m'eust rendu justice,
Il devoit tout au moins durer
Autant qu'il s'est fait desirer.

XII

Il n'est plus, ce mari severe
Que le Ciel avoit fait l'arbitre de vos jours,
Et la vertu la plus austere
Vous permet desormais de nouvelles amours.
Bien que les feux constans d'un cœur réduit en cendre
Me donnent aujourd'huy quelque lieu d'y prétendre

Et d'esperer un sort plus doux,
Je languis dans l'incertitude,
Et peut-estre n'en aurez-vous
Qu'un prétexte de moins à vostre ingratitude.

XIII

Iris ne peut se défaire
De deux ennuyeux cousins,
Qui, pour comble de misere,
Sont encore ses voisins.
A cause du parentage,
Il faut bien les recevoir;
A cause du voisinage,
Ils demeurent tout le soir.
Ainsi toutes les journées,
A mon amour destinées,
S'écoulent sans aucun fruit.
Cette belle n'a rien de libre que la nuit.
Mais, helas! ce temps favorable
N'est pas fait pour un miserable.

XIV

Iris, vous m'aymiez l'autre jour;
Aujourd'huy vous ne m'aymez gueres;
Mais ce sont là de vostre amour
Les inconstances ordinaires.
Je n'en suis fâché qu'à demy,
Je suis fait aux chagrins que ce malheur me cause;
Dans vostre belle humeur si j'obtiens quelque chose,
Autant de pris sur l'ennemy.

XV

Le caprice des yeux est le maistre en amour :
Les vœux, les soins et les services,
Les desespoirs et les supplices,
Ne vous avancent pas d'un jour.
Pressez, perseverez, c'est aux yeux qu'il faut plaire;
Mais, lorsque par leur ministere

Le cœur une fois a conclu,
Quoy que la raison puisse faire,
Le bonheur d'un amant est déja resolu.

XVI

L'aymable objet de mes desirs
Veut, pour observer le carême,
S'abstenir de tous les plaisirs,
Jusqu'à ne point voir ce qu'elle ayme.
Adieu donc, precieux momens,
Doux baisers, regards si charmans,
Dont nous allons faire abstinence;
Adieu, les amours et les ris,
Laissez-nous faire penitence;
Mais, aprés Pasque, en diligence
Rendez-vous chez la belle Iris.

XVII

Mille belles qualitez,
Encore plus de beautez,
Pour vous me rendroient sensible,
Mais un defaut trop visible
M'endurcira desormais :
De tous c'est le plus horrible,
De tous c'est le plus nuisible;
On ne s'en défait jamais :
Ha! Philis, est-il possible?
Vous donnez dans les plumets!

XVIII

Mes belles, rien ne vous empesche
De passer un peu mieux le temps :
Le Jubilé que l'on vous presche
Revient tous les vingt-cinq ans.

Pendant une aymable jeunesse,

On n'est bon qu'à se divertir;
Et, quand le bel âge nous laisse,
On n'est bon qu'à se convertir.

XIX

Puisque, sans plainte et sans murmure,
Iris, vous voulez que j'endure
Toutes vos inegalitez,
Vos chagrins, vos legeretez,
N'ayez pas peur que je conteste;
A toutes vos humeurs je veux m'accoûtumer :
Accoûtumez-vous à m'aymer,
Je vous en devray bien de reste.

XX

Peut-on devant l'amour consulter le devoir?
Cedez, Iris, à son pouvoir :
Luy seul a des plaisirs solides;

Leur piquante douceur ne se peut exprimer;
Mais ils ne sont pas faits pour ces ames timides
Qui demandent congé d'aymer.

XXI

Prouve-moy ton amour par de tendres effets :
Je veux croire, Philis, l'aveu que tu m'en fais;
Tes yeux plus de vingt fois m'en ont fait l'ambassade;
Mais je crains les déguisemens,
Et ta bouche me persuade
Plustost par un baiser que par mille sermens.

XXII

Qu'ils sont brillans et qu'ils sont doux,
Ces beaux yeux, ces auteurs de mon amour extrême!
Mais, Iris, comment faites-vous
Pour vous en garantir vous-même?
Toutes les fois que pour les voir

Vous regardez vostre miroir,
Ne ressentez-vous point quelque ateinte de flâme?
Et ces astres puissans, qu'on voit tout enflammer,
N'inspirent-ils point dans vostre ame
Un peu de ce qui fait aymer?

XXIII

Que m'a-t-il servy de la voir,
Cette aymable et jeune rebelle,
Et d'avoir tant passé d'heureux jours avec elle
Depuis le matin jusqu'au soir?
Loin d'en tirer quelque avantage,
Cet esprit leger et volage
De mes soins assidus ne fait que se lasser.
Contre la nouveauté son cœur est si peu ferme
Que je serois en meilleur terme
Si j'estois à recommencer.

XXIV

Qu'il est facheux, vôtre jaloux !
Mes respects et mes soins l'irritent contre vous,
Et de votre merite il se fait un supplice.
Consentez que je sois heureux :
Ce sera, divine Clarice,
Nous rendre justice à tous deux.

XXV

Vous prodiguez, Iris, soins, tendresse, pitié,
Pour les devoirs de l'amitié :
Vostre cœur là-dessus jamais ne se menage,
Et, par un injuste détour,
A ces beaux sentimens vous donnez un usage
Qui ne se devroit qu'à l'amour.

XXVI

Voici l'heure à peu prés qu'Iris doit estre au bal :
Que de gens la trouveront belle !
Peut-être elle fera quelque nouveau rival
Cependant qu'en secret mon cœur s'entretient d'elle.
A ces maux, toutefois, je veux m'accoûtumer :
On ne peut la voir sans l'aimer;
Mesmes jusqu'à nos dieux, chacun luy rend hommage ;
Et si quelque plaisir adoucit ma langueur,
C'est que la belle Iris à pas un ne s'engage,
Et nous égale tous par un commun mal-heur.

XXVII

Vous aymez, dites-vous, à lire
L'histoire et le succés des galantes amours,
Les rubriques et les bons tours
Qu'Amour exerce en son empire.
Soufrez que ce dieu vous inspire :
Vous en sçaurez plus en huit jours
Que les livres n'en sçauroient dire.

MADRIGAUX

LIVRE SECOND

I

Abregeons, mon Iris, les peines de l'amour.
Vous m'aymez, dites-vous, et moy je vous adore :
Que vous serviroit-il de differer encore ?
N'y faut-il pas venir un jour?
Quoy! n'est-ce qu'à de longs supplices
Qu'Amour a destiné ses plus cheres delices?
Accusez-vous mes feux de trop de nouveauté ?
Défaites-vous, Iris, de cette erreur vulgaire :
Un amant a tout merité
Quand il a le bonheur de plaire.

II

Aprés deux mois d'absence enfin je vous revois,
Et le plaisir que j'en reçois
Efface de mes maux la memoire importune.
Mais dittes-moy, Philis, de vostre heureux retour
Rendray-je grace à la Fortune?
N'en diray-je rien à l'Amour?

III

A cause que Philis a l'ame delicate,
Et qu'ayant engagé mille amans sous ses lois,
De pas un jusqu'icy la belle n'a fait choix,
On la traitte partout de legere et d'ingrate.
Quelque autre de ce bruit auroit pû s'allarmer;
Mais j'ay resolu de l'aimer,
Et rien n'en sçauroit plus arrester l'entreprise.
Ce n'est pas qu'en son cœur j'espere quelque part;
Mais ne vaut-il pas mieux s'exposer au hazard
Que de trouver la place prise?

IV

Belise, je ne sçais si mon rival vous ayme,
Ny s'il est bien auprés de vous;
Mais je sçais que je suis jaloux,
Et que mon amour est extreme.
Si vous le preferez, tant pis;
Mais, sans amuser le tapis,
Sauvez-moy le chagrin d'une poursuite vaine:
Tout malheureux, tout negligé,
Encore vaux-je bien la peine
Que vous me donniez mon congé.

V

Cloris est sotte autant que belle;
J'en suis toutefois amoureux,
Et, si j'estois bien avec elle,
Je n'en serois pas plus heureux.
Jusqu'icy toutes mes poursuites,
Ses rebufades et ses fuites,

Nous ont tenu lieu d'entretien;
Mais si, pour finir mon martire,
Un jour elle me traittoit bien,
Nous n'aurions plus rien à nous dire.

VI

Cleonice m'ayme; elle est belle;
Elle m'a conjuré de faire un tour chez elle;
Mon Iris ne le peut sçavoir.
Je ne puis toutefois me résoudre à la voir :
Un veritable amant est fidèle et sincere;
Il se rend scrupuleux, il a peur de déplaire,
Et de sa chere passion
Se fait une religion.

VII

Clarice paroist en ces lieux :
Cachez-vous ou fermez les yeux,

Vous tous qui de l'amour ne suivez point les traces ;
Personne n'est en sureté
Quand on voit arriver les Graces
A la suite de la Beauté.

VIII

Deviendray-je coquette ?
Dis-moy ton sentiment.
Je suis assez bien faite
Pour avoir un amant :
J'en auray surement.

IX

De la beauté d'Iris voy le portrait fidele :
Elle eut une ame digne d'elle,
Un cœur tendre, un esprit charmant.
Tu peux juger de mon martire :
Elle mourut, j'estois amant ;
C'est tout ce que je te puis dire.

X

Depuis que j'ay formé le dessein de vous plaire,
Je n'ay pas fait, Iris, tout ce que je pouvois;
Mais, selon vostre humeur scrupuleuse et severe,
J'ay plus fait que je ne devois :
J'ay, par tous mes respects, menagé vostre gloire ;
Par mille petits soins j'ay signalé ma foy;
Mon amour enfin s'est fait croire :
Et vous, ma jeune Iris, qu'avés-vous fait pour moy?

RÉPONSE

D'un amant qui ne me plait guere
J'ay souffert sans ennuy les soins et l'entretien ;
J'ay connu son amour sans en estre en colere.
Ne contez-vous cela pour rien?

XI

Envieux, que veux-tu sçavoir?
Cesse d'examiner ma vie.

Et bien ! j'ayme Iris sans espoir,
Sans luy parler et sans la voir :
Mon destin te fait-il envie ?

XII

En amour quelque fois il faut joüer d'adresse :
Le grand chemin de la tendresse
Prés des fieres beautez souvent est interdit ;
Par quelque amoureux artifice
Il faut adrettement s'ayder de leur caprice :
Quelque fois deux jours de depit
Font plus que deux ans de service.

XIII

Est-ce par habitude ou par reconnoissance,
Iris, que vous aymez cet homme à cheveux cours,
Petit, noir, maltourné, qui vous parle toûjours,
Et qui des vœux d'autruy s'inquiette et s'offence ?

A-t-il beaucoup d'esprit? seroit-il fort discret?
Ou quelque merite secret
Vous le rend-il recommandable?
Ce choix, quoy qu'il en soit, vous est peu glorieux,
Et, s'il est en amour quelque erreur pardonnable,
C'est que l'on fust au moins seduite par les yeux.

XIV

En amour c'est tout que de plaire;
Et la fortune d'un amant
Par les soins assidus et par l'empressement
Le plus souvent n'avance guere.
A peine ay-je donné des preuves de ma foy
Qu'Iris, se declarant pour moy,
Est preste à recevoir une amitié nouvelle;
Et mon rival, pour tout appuy,
N'a plus auprés de cette belle
Qu'un reste d'habitude, et des sermens pour luy.

XV

Eh quoy ! Philis, sans vous deplaire
Je puis dés aujourd'huy me nommer vôtre amant,
Et vous raconter mon tourment
Sans m'attirer vostre colere ?
Mon bon heur de bien loin surpasse mes desirs ;
Ce qu'un siecle de soins, de peines, de soupirs,
Eût esperé de grace et de reconnoissance,
Vous me l'accordez en un jour :
Donner promptement en amour,
C'est une double recompense.

XVI

Eloigné de vos yeux, mon ange,
Sçavez-vous bien ce que je fais ?
Force vers à vostre loüange,
Des desseins de vous plaire, et d'amoureux projets ;
Aux echos d'alentour je dis de vos nouvelles ;
Que vous passez par tout pour la belle des belles ;

Je me fais un plaisir de mon propre tourment ;
Je resve à vous quand je sommeille,
J'y pense dés que je m'eveille,
Et je m'endors en vous nommant.

XVII

Grace à cette jeune beauté,
Ou plus-tost grace à son caprice,
En peu de temps j'ay remporté
Ce que plusieurs ans de service
Auroient à peine merité.
Mais je n'ose me croire heureux,
Quoyque Philis soit fort aymable :
J'ay quelques rivaux dangereux,
Et ce mesme caprice, à mes vœux favorable,
Peut bien le devenir pour eux.

XVIII

Je ne sçay pas, Iris, à quoy mon cœur s'attend ;
Je ne sçay pas ce qu'il doit craindre ;
Mais je suis triste et mecontent,
Sans avoir sujet de me plaindre :
Avec mille bontez vous me souffrez chez vous ;
D'un visage obligeant et doux
Vous recevez mes vœux, mes soins et mes hommages :
De quoy suis-je donc affligé?
Ay-je veu dans vos yeux de sinistres presages?
Enfin, dites-moy ce que j'ay.

XIX

Iris, qu'au prix du hoc l'amour vous touche peu !
C'est tout vostre plaisir, vous n'aymez autre chose ;
Et, quand on va chez vous, il faut qu'on se propose
De ne vous approcher que pour voir vostre jeu.
C'est là que l'ardeur qui me presse
Fait que pour vous je m'interesse,

Que je me consume en souhaits;
Je vous y rends de bons offices;
Mais, Iris, vos charmes sont faits
Pour recevoir d'autres services.

XX

Jeune Iris, quoyqu'avec douleur
Je ressente vostre colere,
Pourveu qu'elle ne dure guere,
Elle me tient lieu de faveur.
Vous m'accusés d'indifference :
Eh quoy donc! la moindre apparence
Doit-elle ainsi vous alarmer?
Si d'un tel crime, helas! vous m'avez cru capable,
Iris, il est aisé de n'estre plus coupable,
Puisqu'il ne faut que vous aimer.

XXI

Le chagrin et l'incertitude
Abbattent le cœur d'un amant;
La crainte d'un rival luy donne à tout moment
Quelque nouvelle inquietude;
A se persecuter on est ingenieux;
Quelque fois on fait mal lorsque l'on croit bien faire :
Je vous aymerois beaucoup mieux
Si j'estois assuré de plaire.

XXII

Moy, qui croyois avoir le bon sens en amour,
Et qui, faisant le vain d'un peu d'experience,
Méprisois les succés qui coutent plus d'un jour,
J'ayme, et j'ayme sans esperance!
Devant les plus beaux yeux je riois du danger;
Je croyois qu'on ne pust sans faveur m'engager;
Je me moquois de tout, de charmes, de surprise;

Mais ce n'estoit que vanité.
Hélas! j'ay bien apris, en vous voyant, Belise,
Qu'il n'est point de bon sens contre tant de beauté.

XXIII

Prudes à qui le Ciel a donné des apas,
Vous ne me semblez gueres sages,
Car enfin vous ne sçavez pas
Profiter de vos avantages.
Vous estes faites pour l'amour,
Puisque le Ciel vous a fait belles :
Auprés de vos amans fidelles
Que n'employez-vous mieux et la nuit et le jour?
Mais à votre bonheur un Demon porte envie,
Et vous passez, de vostre vie,
Le plus beau sans y consentir,
Et le reste à vous repentir.

XXIV

Puisque vous ressentés ma peine
Et que vous partagés mes feux,
Pourquoy, scrupuleuse Climene,
Retardez-vous le jour qui me doit rendre heureux ?
Une faveur non limitée
Doit estre, dites-vous, plus long-temps meritée;
Mais d'une longue attente épargnés-moy l'ennuy;
Ce que vous promettés à ma perseverance,
Donnés le moy dés aujourd'huy :
Ce sera grace et recompense.

XXV

Qui ne connoist Iris qu'en qualité de belle,
De douce, de spirituelle,
Et qui n'a pas un seul defaut,
Ne sçait pas tout ce qu'elle vaut.
Il est d'heureux momens, d'obligeantes tendresses,
De doux emportemens, de pressantes caresses,

Qu'elle n'a que pour son amant,
Pendant qu'une foule amoureuse
De la regarder seulement
S'estime encore trop heureuse.

XXVI

Quoy! je vis, je respire, et je ne la vois pas!
Que ne me deviens tu mortelle,
Lente et foible douleur contre qui je combas?
Puisque je suis loing de ma belle,
Sans doute qu'elle m'oubliera.
De mon absence, helas! quelqu'un profitera;
Peut-estre dans son cœur un autre a pris ma place.
O Ciel! épargne moy ce cruel desespoir,
Et, si tu prevois ma disgrace,
Que je meure sans la sçavoir.

XXVII

Vous qui d'un regard favorable
Rendez heureux un miserable,
Vous avez eu pour moy des craintes et des soins.
Que je me sens touché de cette grace extrême!
Aprés cela, si je vous ayme,
Ne m'en accusez pas au moins,
Ne vous en prenez qu'à vous-mesme.

MADRIGAUX

LIVRE TROISIÈME

I

A force de m'aymer tu me rends miserable;
Sans cesse contre moy tu grondes, tu te plains;
Sur le moindre soupçon tu me juges coupable,
Et tu crois tout ce que tu crains.
Que ton humeur, Philis, à ta beauté réponde;
Croy moy toûjours fidele et toûjours amoureux,
Et ne fais pas un malheureux
Du plus heureux homme du monde.

II

Belle Iris, quand l'heure est venuë
Qu'il faut s'en aller de chez vous,
Par un charme puissant mon ame est retenuë,
Et jamais je ne m'y résous :
Plus de vingt fois en un quart d'heure
Je dis adieu, puis je demeure,
Et pour vous voir encor je cherche cent détours.
Il faut enfin partir ; mais, quand je me retire,
Il me semble que j'ay toûjours
Quelque chose encore à vous dire.

III

Belle Iris, si dans votre empire
Je dois toûjours sans fruit souffrir tant de langueur,
Cruelle, par quelque rigueur
Aymez-vous tant à me le dire?
Helas! c'est bien se plaire à croistre ma douleur
Que de m'annoncer un malheur

De qui ma mort sera la suite inévitable.
Vit-on jamais rien de semblable?
Pour rendre de tout poinct mon tourment sans égal,
Vous voulez que j'en aye et la peur et le mal.

IV

Cet amant qu'on presume
Estre bien avec vous,
Vous l'aymez par coutume.
Je n'en suis point jaloux,
Non plus que d'un époux.

STANCES

Cloris, tous les jours mon rival
Vous parle et vous voit à son aise;
Avec vous seule il danse au bal,
Et tout ce qu'il fait, bien ou mal,
Je ne vois pas qu'il vous déplaise.

Encor que je sois à l'écart,
Je ne vous perds guere de veuë,
Et l'autre jour, par un regard
Où sans doute luy seul eut part,
Je receus le coup qui me tuë.

De quels déplaisirs, de quels soins,
N'eus-je point l'ame traversée?
Cent fois je vous en aymay moins,
Et vos beaux yeux furent témoins
Du desordre de ma pensée.

Vous voulustes me rappeller
Avec leur douceur ordinaire ;
Mais, bien loin de me consoler,
Ce ne fut que renouveller
Le crime qu'ils venoient de faire.

Pour satisfaire à mon amour,
Qui depuis me rend miserable,
Je ne m'occupe tout le jour
Qu'à rechercher quelque détour
Pour ne vous trouver point coupable.

STANCES

Ces deux sœurs, d'egalle beauté,
De tous les cœurs ont fait partage.
Je garde seul ma liberté
Parmi ce public esclavage.

Tout ce qu'on voit de precieux
En leurs personnes se rassamble.
Ce qui m'a sauvé de leurs yeux,
C'est qu'elles sont toûjours ensemble.

Ainsi mon esprit, suspendu,
Ne se declare pour aucune;
Mais j'estois un homme perdu
Si je n'en eusse connu qu'une.

V

Douter que je vous puisse aymer,
C'est vouloir m'accabler par de nouveaux supplices.
Je veux bien que le temps, mes soins et mes services
Aydent à vous le confirmer;
Mais qu'il vous paroisse incroyable,
A vous, ô beauté trop aymable!
Que jamais dans vos fers je puisse estre arresté!
S'il en faut croire l'apparence,
Iris, cette incredulité
Ne sert que de pretexte à votre indifference.

VI

De vos rigueurs et de mes peines
Je me plains la nuit et le jour;
Je les chante aux bords des fontaines,

Et l'écho les dit à son tour.
Ha! Philis, commençons à faire
Quelque chose qu'il faille taire.

VII

Est-ce tendresse, est-ce pitié,
Qui dans les yeux d'Iris esclatte?
C'est au moins, si je ne me flate,
Un peu plus que de l'amitié.
Amour, il est temps de paroître,
Si tu veux te rendre le maistre
D'un cœur difficile à gagner.
Ayde-moy, poursuis, presse, frape;
Il ne la faut point épargner,
De crainte qu'elle nous échappe.

VIII

Je passe tristement mes jours,
Et ne sçay pas à quoy mon Iris les destine;

Mais, sans me vouloir mal, la cruelle s'obstine
A ne me donner point secours;
Elle souffre ma plainte et mon ardeur extreme;
Elle dit mesme qu'elle m'aime,
Et mille doux regards m'en servent de témoins.
Dans un frivole espoir je passe ainsy mon âge :
Il vaudroit bien-mieux faire moins
Quand on ne fait pas davantage.

IX

Il est mal-aisé de vous plaire,
Fort-aisé de vous irriter.
Je ne sçay plus, Iris, ni ce que je dois faire
Ni ce que je dois éviter.
Dans une peine si cruelle,
Le plus seur seroit de changer;
Mais, tant qu'on vous verra si belle,
Le moyen de se dégager!

X

Iris, je vous voy peu, je vous parle encor moins,
Et, lorsque le destin m'accorde cette grace,
Une legion de témoins
Observent tout ce qui se passe.
Helas! si vostre cœur pouvoit répondre au mien,
Que leur soin seroit inutile!
A deux amans tout est facile,
Et l'on s'entend sans dire rien.

XI

Iris dit que son cœur est capable d'aimer;
Ses yeux doux et brillans disent la mesme chose,
Et la raison seule s'oppose
Aux feux que mon amour y devroit allumer.
Helas! quand un amant a le secret de plaire,
La raison trouve bien le secret de se taire.

XII

Iris, dessus son lit couchée,
De mes nouveaux soupçons escoutant le recit,
En fut sensiblement touchée;
Et, pour me rassurer l'esprit :
« Je te seray toûjours fidelle,
Chasse tes craintes, » me dit-elle
En me serrant entre ses bras
Avec une tendresse extreme.
« A ces ardens baisers reconnois si je t'aime :
Hé bien! ingrat, crois-tu que je ne t'aime pas? »

XIII

Iris me void, en sa presence,
Le visage content et l'esprit satisfait,
Et croit que je suis en effet
Tel que je suis en apparence.
Cependant je languis, et, loin de ses appas,

Le plaisir le plus doux m'est une rude peine.
Ha ! plust au Ciel que l'inhumaine
Me pust voir une fois quand je ne la vois pas !

XIV

Je ne vous vois que rarement ;
Je ne vous rends point de services ;
Sous une belle humeur je cache mes supplices.
Diroit-on que je suis amant ?
Cependant, Iris, je vous ayme ;
Mais je fais effort sur moy-mesme,
Afin de vous sauver les chagrins d'un jaloux.
Si mon respect un jour pouvoit se faire entendre,
Peut-estre me compteriez-vous
Les soins que je n'ose vous rendre.

XV

Mille amans reverent Belise,
Et, sans avoir donné sur elle aucune prise,

Chacun d'eux dans son cœur se croit estre le mieux.
Ils en ont cru sans doute une vaine apparence,
Et n'ont point fait de difference
Entre avoir les yeux doux et faire les doux yeux.

XVI

On me dit par tout que ma belle
Brille d'une clarté nouvelle,
Et que, depuis le long sejour
Que j'ay fait si loing de sa veuë,
Sa beauté paroist chaque jour
De nouveaux attraits revestuë.
O Dieux ! que peut-elle estre, et quels sont ses appas !
Mes yeux, ne les revoyons pas :
Dés leur premier éclat ils m'ont esté funestes.
Mais c'est en vain, raison, que tu veux m'émouvoir :
Je cours y perdre encor les miserables restes
Qui s'efforçoient en vain d'éviter son pouvoir.

XVII

Par tout où l'amour regne il doit faire la loy;
Rien ne doit s'opposer à son pouvoir supreme :
Raison, scrupule, égards, auprés de ce qu'on ayme,
Sont autant de manques de foy.

XVIII

Par adresse, et non par bonté,
Iris, qui me connoist amoureux de Clarice,
Loin de me reprocher mon infidelité,
S'employe obligeamment pour servir mon caprice.
Ha! qu'elle connoist bien l'amour!
Déja par son secours ma victoire s'apreste :
Plus elle avance ma conqueste,
Plus elle haste mon retour.

XIX

Peut-estre je me l'imagine,
Peut-estre aussi que je devine :
N'auriez-vous point, Iris, dessein de renoüer?
D'un clin d'œil seulement daignez me l'avoüer.
Malgré tous vos projets, si l'amour vous surmonte,
Par pudeur ou par sotte honte,
Gardez-vous de me le celer.
Il fait bien tous les jours d'autres metamorphoses,
Et pour m'en avertir il ne faut point parler :
A demy mot j'entends les choses.

XX

Philis ne m'aymera jamais;
Sur tout ce que je dis, sur tout ce que je fais,
Elle me loüe, elle me flate :
C'est le payement d'une ingrate.

XXI

Qu'on puisse oublier ce qu'on aime,
Et qu'un falal éloignement
Ebranle le cœur d'un amant,
Non, cela ne se peut; j'en juge par moy-mesme.
Je songe à mon Iris et la nuit et le jour;
Je soupire aprés son retour,
Ei je connois bien que l'absence
Est un pretexte à l'inconstance
Plustost qu'un remede à l'amour.

XXII

Quand donc reverray-je ma belle?
Quoy! loin de ses beaux yeux passeray-je mes jours!
Et ce triste devoir qui me sépare d'elle,
Hélas! durera-t-il toûjours?
Encor si mon malheur la rendoit plus humaine,
Si mon cœur se sentoit flatté de quelque espoir!
Mais de tout ce qui fait ma peine
L'ingrate se fait un devoir.

XXIII

Quoy! Dorise, sans vous déplaire,
Je puis donc aujourd'huy me nommer vostre amant,
Et vous raconter mon tourment
Sans attirer vostre colere.
Mon bonheur previent mes desirs :
Ce qu'un siecle de soins, de peines, de soupirs,
Eût merité de recompense,
Vous me l'accordés en un jour,
Et tout ce que pour vous va faire mon amour
N'est plus qu'une reconnoissance.

XXIV

Sur le chois des deux Sœurs si ma peine est extreme,
Ce n'est pas pour savoir à laquelle des deux
Mon cœur doit adresser ses veux :
Elles sont toutes deux trés-dignes qu'on les aime;
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moy-mesme
Qui des deux je n'aymerai pas.

XXV

Si quelqu'un de l'amour veut sentir le pouvoir,
Incomparables sœurs, il ne faut que vous voir;
On n'apprant que trop tost quel merite est le vostre :
La resistance est vaine, il faut en venir là;
J'en ayme l'une, et, sans cela,
Je pense que j'aimerois l'autre.

MADRIGAUX

LIVRE QUATRIÈME

I

A Dieu, trop aymable Cephise,
Je vous quitte en quittant l'espoir
Indigne d'estre à vous, indigne de vous voir,
Je vais des fiers destins achever l'entreprise;
Je vais, par mes langueurs, precipiter le cours
Des plus infortunez et des plus tristes jours
Qu'on ait jamais passé sous l'amoureux empire;
Mais j'aymeray le mal qui m'aura consumé,
Pourveu qu'en me plaignant un jour vous puissiés dire :
« Il m'aimoit, et je l'eusse aymé. »

LE CORBEAU

Aymable et jeune corneille,
Des corneilles la merveille,
Puisque parmi les corbeaux
Les plus noirs sont les plus beaux,
Je puis avecque justice
Vous faire offre de service,
Et pretendre hautement
L'honneur d'estre vostre amant.
J'ay l'air et la mine fiere;
J'ay l'humeur assez altiere;
Mais desormais devant vous
Je seray soumis et doux.
Ma voix rude et croassante,
Dans les airs retentissante,
Pour vous se radoucira,
Et de tels chans chantera
Que l'on les trouvera dignes

Des plus fameux de nos cygnes.
J'auray nombre de rivaux;
Vous aurez quelques rivales :
S'ils ne sont pas mes égaux,
Elles sont moins vos égales.
Aymons donc sans differer,
Et soyons-nous si fidelles
Qu'on nous puisse comparer
Aux plus simples tourterelles.

II

A tout autre cœur que le mien,
Belise, ce précieux gage,
De vostre belle main le present et l'ouvrage,
Peut estre passeroit pour un souverain bien ;
Mais, hélas ! ce n'est presque rien
A qui desire d'avantage.

III

Ah ! que la patience a dequoy s'exercer
Quand on est si long-temps sans voir ce que l'on ayme
Que deux jours sont longs à passer
Quand on vous doit voir le troisiéme !

Mon Iris me promit lundî
Que je la verrois mercredî :
Ah ! bons Dieux ! l'ennuyeux mardî !

IV

Ce brasselet de mes cheveux,
Qui rendroit un amant heureux,
Vous semblera peut-estre un present ordinaire.
De nos deux cœurs unis qu'il soit le doux lien.
C'est peu si vous ne m'aymez guiere;
C'est beaucoup si vous m'aymez bien.

V

Caliste me fait les doux yeux,
Belle Iris, je vous le confesse;
Mais je jure par tous les Dieux
Que je vous aymeray sans cesse.
Ce n'est pas que cette beauté
De mille attraits ne soit pourveuë;
Mais, mon Iris, en verité,
Quand une fois on vous a veuë,
On n'est plus dans la liberté.

VI

En vain, Philis, pour me charmer,
Vos yeux taschent de me surprendre;
Mais promettez-moy de m'aymer,
Je n'iray pas loin sans me rendre.

Vous ne songez à m'engager
Que pour servir à vostre gloire;
Mais vous aurez part au danger,
Ou vous n'aurez pas la victoire.

VII

En m'éloignant de l'aimable sejour
Où Montelin a mon ame engagée,
Des amours la galante cour
Entre nous deux s'est partagée :
Les jeux, les ris, les agréments,
Tous les amours qui rendent belle,
Ceux qui des yeux font les doux mouvemens,

Sont tous demeurez auprés d'elle;
Mais ceux qui portent dans le cœur
Le feu, les transports, la langueur,
Les vains desirs, les soupirs et les peines,
Tous avec moy sont partis de Marennes

VIII

Iris, cette rare beauté
Pour qui nuit et jour je soupire,
Et dont le rigoureux empire
Est si rempli de cruauté,
Du plus sot homme que l'on voye,
Par un triste hymen, est la proye.
Toutes les nuits entre ses bras
Peut-estre il tient cette farouche,
Et la belle n'a point d'appas
Où son indigne main ne touche.
Que tout se fait injustement!
Pendant qu'un sot tranquillement
Joüit d'une beauté celeste,
Un honneste homme vainement
Languira pour avoir son reste.

IX

Jeune Iris, dans nostre querelle,
Je n'examine point qui de nous deux a tort :
De tout ce qu'il vous plaist je demeure d'accord,
Et vous avez raison, puisque vous estes belle.

X

Je sçais que ma joye est prochaine,
Que bien-tost je vous dois revoir;
Mais que l'impatience est une étrange peine!
Je languis dans ce doux espoir.
Pour vous, dans vostre solitude,
Estes-vous sans inquietude?
Le calme et les plaisirs vous suivent-ils toûjours?
Ne regretez-vous point vos aimables demeures,
Et ne comptés-vous point les jours
Dont je compte toutes les heures?

XI

Je ne sçais si ce fut par feinte,
Ou bien si ce fut par dessein,
Qu'hier au soir la belle Aminte
Me pressa doucement la main.
Aussi-tost, d'une main fidelle,
Sans répondre à cette beauté,
Je serray celle de ma belle,
Que j'avois de l'autre costé.
Iris, qui n'est pas mal adroite,
S'en douta bien et m'entendit,
Et je luy dis de la main droite
Ce qu'à la gauche on m'avoit dit.

XII

Je vous rends vostre liberté,
Belise, et, sans m'estre infidelle,
Vous pouvés de vostre côté
Chercher avanture nouvelle :

Un jeune et rare objet, avec des yeux charmans,
A de nouveaux desseins m'invite.
Ne me reprochés point mes vœux ni mes sermens :
Un amant bien traité qui peut durer huit ans
Doit, ce me semble, en estre quitte.

XIII

Iris n'épargne point ses regards et ses charmes
Pour engager un pauvre amant ;
Mais, dés qu'il a rendu les armes,
A quelque autre conqueste elle court promptement.
Ce n'est pas qu'elle soit legere,
Que les nouveaux objets la puissent enflammer ;
Mais c'est que la belle veut plaire,
Et qu'elle ne veut point aymer.

XIV

Iris, belle comme le jour,
Et le jeune Daphnis, l'aimant plus que soy-mesme

Se sont convertis ce Caresme,
Et ne songent plus à l'amour ;
Ils ne parlent que d'abstinence,
De retraite, de penitence,
Et ce n'est plus qu'au Ciel qu'ils adressent leurs veux ;
Ils donnent aux autels leur fleur et leur jeunesse,
Et se sont reservé tous deux
De faire l'amour en vieillesse.

XV

Ma Céphise, quand je pense
Que je suis si loin de vous,
Le trépas me semble doux
Prés d'une si longue absence :
Jugez quel est mon tourment,
J'y pense à chaque moment.

XVI

Me voicy dans le mesme lit
Où j'ay veu reposer ma belle.
Ha! si l'amour estoit aussi juste qu'on dit,
Y serois-je sans elle?

Nous, souveraine des cœurs
De tous ceux qui nous regardent,
Qui dispensons les douleurs,
Les peines et les langueurs
A tous ceux qui se hasardent
De provoquer nos rigueurs,
Ayant sceu la repentance
Et la rude penitence
De cet amant affligé
Qui nous quitta sans congé,
Et voulans de la clemence
Suivre plustôt le party,
De nostre pleine puissance,
Nous avons, sans consequence,
Dés-apresent consenty
Que, sans désobeissance,
Il pourra ne mourir pas,
Pourveu qu'avec diligence
Il revienne sur ses pas
Reprendre à nos pieds sa place
Et joüir de nostre grace.

XVII

Que ce penser est doux, et que j'ay de plaisir
Lorsque je m'entretiens des charmes de ma belle!
Je maudis tout employ qui m'oste le loisir
De passer tout le jour à ne parler que d'elle.
Peut-on assez loüer cet abord gracieux,
Cette taille, ce teint, cette bouche, ces yeux,
Cet esprit sans pareil, cette douceur extréme?
Ha! ma raison s'y perd, et j'en suis tout charmé.
Dieux! si tant de plaisirs suivent celuy qui l'ayme,
Que seroit-ce d'en estre aymé?

XVIII

Quoy! mon Iris, pour un baiser,
Vous pouvez contre-moy si longtemps vous deffendre,

Et ce qu'impunement un autre auroit pû prendre,
Vous pouvez me le refuser!
Que sert tant de respect, tant de delicatesse?
Un peu de force, un peu d'adresse,
M'auroit fait obtenir, sans vous importuner,
Ce que vous aymez mieux pardonner que donner.

XIX

Rien ne dure si peu que le temps des plaisirs,
La grace, l'enjoüement, la beauté, la jeunesse :
On a bien-tost perdu ce qui fait la tendresse;
Il ne reste que les desirs,
Et cependant, au lieu d'en tirer quelque usage,
L'on passe tristement son aage,
Ne voulant pas ce que l'on peut,
Ne pouvant plus ce que l'on veut.

XX

Si nous voulions tous deux nous desacoutumer,
Vous des poursuites de Melinte,
Et moy des caresses d'Aminte,
Nous pourrions, je crois, nous aymer ;
Mais doit-on, dans l'incertitude,
Quiter une douce habitude
Sans sçavoir quels succés auroient de nouveaux feux ?
Si l'amour, belle Iris, pour moy vous sollicite,
Vous n'aurez, pour avoir mes vœux,
Qu'à me rendre ce que je quite.

XXI

Si je neglige vos apas,
On me fait la mesme injustice ;
L'amour me fait aymer où l'on ne m'ayme pas :
Il faut s'en prendre à son caprice.
D'un reciproque amour je connois bien le prix ;

Je sçay, belle Philis, quel merite est le vostre ;
Mais j'ayme les froideurs d'Iris
Plus que les caresses d'une autre.

XXII

Si jamais je cesse d'aimer,
Je meure si je me r'engage !
De trop de passions on se sent consumer,
Et de trop de malheurs on éprouve l'outrage :
Ou la belle, de peur d'allarmer son jaloux,
Ne vous voit que fort peu, manque cent rendé-vous,
Ou de quelque importun elle est toûjours suivie.
Exempt de ces chagrins, n'est-on pas bien-heureux ?
Mais, helas ! c'est d'Iris que je suis amoureux :
Ha ! j'en ay pour toute ma vie.

XXIII

Toute indifferente qu'elle est,
Cette fiere beauté me plaist;
Toujours mon ame en est ravie.
Je l'aime avec sa cruauté
Plus que Philis, plus que Sylvie,
Avecque leur facilité.

XXIV

Un baiser bien souvent se donne à l'avanture,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure;
Mais ce n'est pas en bien user :
Il faut que le desir et l'espoir l'assaisonne,
Et, pour moy, je veux qu'un baiser
Me promette plus qu'il ne donne.

MADRIGAUX

LIVRE CINQUIÈME

I

Belise ne veut point d'amant,
Mais voudroit un ami fidelle,
Qui pour elle eust des soins et de l'empressement,
Et qui mesmes la trouvast belle.
Amans qui soupirez pour elle,
Sur ma parolle, tenez bon :
Belise de l'amour ne hait rien que le nom.

II

Cette douce fureur de se voir, d'estre ensemble,
Que l'on apelle empressement,
Quoyque vous m'aymiez tendrement,
Vous ne l'avés point, ce me semble :
Il est partout des yeux ennemis et jaloux
Qui nous obligent, dites-vous,
A sauver la moindre apparence.
Iris, je vois naistre le jour
Qui doit terminer mon absence :
Par quelque fausse bien sceance
Ne m'empoisonnez point les plaisirs du retour.

III

Elle est coquete, sotte et belle...
Assez belle pour le plaisir,
Assez sotte pour mal choisir,
Assez coquete enfin pour n'estre pas cruelle,
Elle aura la foule chez elle.

IV

En vain par un éloignement
Je tâche à calmer mon tourment,
Qui tous les jours empire aux yeux de cette belle :
Ce remede augmente mes soins,
Et jamais je ne souffre moins
Que quand je languis auprés d'elle.

V

Grace à l'éternelle presence
De ce fascheux objet qui vous a mise au jour,
Vous ne voyez de mon amour
Que le respectueux silence.
Les petits soins, la complaisance,
Tout le reste m'est interdit,
Et cependant rien ne s'avance.
Si jamais d'estre seuls le bonheur nous en dit,

Prevenez, s'il se peut, Iris, mon esperance :
Pour un temps faites-moy credit
De l'amoureuse recompense.

VI

Iris, de tant d'amans qui vivent sous vos loix,
A qui donnez-vous vostre voix?
A la peruque blonde ou brune?
Au plus cheri de la fortune?
Hélas! que je serois heureux
Si c'estoit au plus amoureux!

VII

Je sçay quelqu'un plus grand que toy,
Qui se moque de ton empire :
C'est le devoir, Amour. Quoy que l'on puisse dire,
Il ne reconnoist point ta loy.
J'ayme depuis long-temps une beauté severe,

Toûjours à mes desirs égallement contraire;
Je la menace en vain des traits de ton pouvoir :
Malgré mes soins et mes services,
Elle appelle toûjours ce funeste devoir
Au secours de ses injustices.

VIII

Il est vrai, je ne vous vois guere,
Je vous laisse avec vos amans;
Et, pour vous expliquer mes tendres sentimens,
J'en use par respect avec plus de mystere :
Pendant que mes rivaux, l'un de l'autre jaloux,
Vont indiscretement à toute heure chez-vous,
Pour se nuire peut-estre autant que pour vous plaire,
Je pousse en secret des soupirs,
Et je songe, Philis, à ce que je dois faire
Pour me nuire à moy-mesme et m'oster tous plaisirs.

CHANSON

L'amour en ces lieux a fait sa retraite;
Son plus doux sejour
N'est plus à la cour.
Guerriers et galans, prenez la houlette;
Venez dans nos bois,
Et suivez nos loix.

Nous avons toûjours la douce musique
Du chant des oiseaux
Et du bruit des eaux.
Nous dançons au frais, sur le son rustique
Du doux flageolet,
Le gay menüet.

Chacun au matin va voir sa bergere;
En propos d'amour
Nous passons le jour.

Et, quand il nous plaist, la verte fougere
Aux plus doux esbats
Ne nous manque pas.

IX

Mon Iris, ne succombons pas
Aux petits malheurs qui nous troublent :
Plus on nous livre de combats,
Plus il faut que nos feux redoublent.
Pour un discours ou pour un bruit,
Nous priverons-nous du seul fruit
Dont jusqu'icy l'amour a payé nos services?
Ha! ne nous ostons point le doux plaisir des yeux,
Et ne devenons point complices
Du dessein de nos envieux.

X

Mille raisons devroient me defendre d'aimer ;
Il ne faut donc plus voir mon aymable Lucresse :
Quelque part qu'elle soit, elle a droit de charmer,

Et moy, je ne puis plus inspirer de tendresse.
L'on se flatte, et l'on croit reparer par les soins
Ce qui nous manque de merite.
La difficulté nous irrite,
Et l'on n'en espere pas moins;
Mais, bons Dieux! quoy qu'on puisse faire,
Quand on a passé son printemps,
C'est une dangereuse et difficile affaire
Que de songer à satisfaire
Un cœur et des yeux de quinze ans.

ÉPIGRAMME

Ne parlons plus de mariage ;
Margot, je suis déja chenu
Et prest à faire le voyage
D'où personne n'est revenu.

XI

« Ne te pleins point, Tircis, de ton sort rigoureux :
N'est-ce pas assez que de plaire ?
Peut-estre tu serois encore plus heureux
Si l'on se permettoit tout ce qu'on pourroit faire. »
Aprés deux ans entiers de service et d'amour,
Voilà dequoy Philis me payoit l'autre jour,
Sans qu'elle osast me rien promettre.
Je pressay, l'on se deffendit ;
Je persistay, l'on s'attendrit,
Et la belle enfin me promit
Ce qu'elle n'osa se permettre.

STANCES

Par mille petits refus
Que me fit hier ma belle,
Plus que jamais je connus
Que je suis bien avec elle.

Sans doute elle déguisoit
Sa passion et sa flame,
Et m'accordoit en son ame
Ce qu'elle me refusoit.

En même temps que sa bouche
Me disoit : « Je ne veux pas »,
Ses yeux me disoient tout bas :
« Je ne suis pas si farouche. »

Depuis, j'ay sceu de l'Amour

Que, sans la troupe importune
Qui nous suivit tout le jour,
Rien n'égaloit ma fortune.

XII

Parce qu'il a peu de merite
Et qu'on ne veut point de son cœur,
Le bonheur des autres l'irrite;
Il devient leur persecuteur.
Avecque le dessein de nuire,
En tous lieux il se vient produire,
Et vient toûjours mal à propos.
Contre tout le monde il declame,
Et le sot ne laisse en repos
Que les deux galans de sa femme.

XIII

Philis, puisque votre cœur
A tout autre me prefere,
D'où vient que nostre bonheur

De jour en jour se differe?
Quoy! pour vous déterminer,
Faut-il tant examiner
Le merite et le service?
Prenez un chemin plus court,
Et sçachez que le caprice
Est la raison de l'amour.

XIV

Pourquoy me fuyez-vous, cruelle?
Mes regards auroient-ils causé vostre courroux?
Endurez seulement que je vous trouve belle :
C'est tout ce que je veux de vous.

XV

Pardonnez, mon Iris, à cette humeur chagrine
Qui me rend quelquefois déplaisant à vos yeux;
Lorsque moins on se l'imagine,

Mille petits sujets l'excitent en tous lieux.
Quoyque le plus souvent ma crainte soit frivole,
Un regard sans dessein, une simple parole,
Un rapport, un mal-entendu,
A tout on se laisse surprendre,
Et, quand on a l'ame un peu tendre,
Dans le moindre malheur on croit estre perdu.

STANCES

Quand on ayme et qu'on est sage,
On n'est jamais malheureux;
On tourne à son avantage
Ce qu'on croit le plus facheux.

De deux amans en querelle
Rien n'est si doux que l'accord :
Un cœur en est plus fidelle
Quand il resiste à l'abord.

Une humeur un peu bizarre
Sert de ragoust en amour,
Et l'absence nous prepare
Un agreable retour.

XVI

Qu'il vous seroit aisé, dans mon malheur extreme,
De changer mon sort rigoureux!
Dites-moy seulement une fois : « Je vous aime. »
C'est assez pour me rendre heureux.
Ha! que pour mon amour c'est un mauvais presage
Que vous trouviez ce mot si dur à prononcer!
En doit-il couter davantage
A le dire qu'à le penser?

XVII

Que l'on sçait peu, quand on se leve,
Tout ce qu'on doit faire le jour!
Tel le commence en pleurs qui bien souvent l'acheve
Dans les plaisirs et dans l'amour.
Ce matin j'estois dans la peine,

Mécontant de Philis, accablé de sa haine,
Résolu de rompre mes fers ;
Sur le soir je l'ai veuë, et mon ame ravie...
Mais ne dites pas tout, mes vers :
Les Dieux me porteroient envie.

XVIII

Que le chemin est long et que le jour me dure !
Mon amour est à la torture.
J'attens Iris en ce sejour.
Ah ! Dieux ! que j'ay d'impatience !
Je souffre encor plus du retour
Que je ne faisois de l'absence.

XIX

Que je vous ayme, beaux cheveux,
De ma divine Iris dépoüille precieuse !
Et qu'enchaisné de vos doux nœus,

Je trouve ma prison charmante et glorieuse !
Avant que de sa main vous me fussiez donnez,
Ha ! que vous estiez fortunez
D'approcher de ce beau visage !
Et, tombant sur sa joüe, ou flottans sur son sein,
Qu'elle vous mit bien en usage,
Quand sur ma liberté la belle fit dessein !

XX

Rien n'égale Iris en fierté,
Comme en charmes rien ne l'égale.
Depuis que j'ay veu sa beauté,
J'en fais une épreuve fatalle :
Sur son cœur je n'ay rien gagné ;
Services, vœux et soins, elle a tout dédaigné.
Ce qui plaist mesme aux Dieux luy semble méprisable ;
Parmy tous les objets qui nous peuvent charmer,
Il n'en est point de plus aymable,
Ny que l'on doive moins aymer.

XXI

Sous ombre qu'il n'est pas bien fait
Et qu'il n'est guere propre à séduire personne,
Vous croyez que l'on vous soupçonne
Moins que si vous aviez un amant plus parfait?
Souffrez, jeune Philis, que je vous desabuse;
Ce qu'on dira de plus, c'est que vous aurez fait
Une sottise sans excuse.

XXII

Seduire le cœur d'une belle
Aux dépens d'un fâcheux mary,
Ce n'est pas chose fort nouvelle;
Mais de détruire un favory
Amoureux, aimable et chéry,
Dans un cœur occuper sa place
Et profiter de sa disgrace,
C'est là le plus grand des plaisirs,
Et le seul que je tiens digne de mes desirs.

XXIII

Vous me traitez, Iris, comme un nouveau venu :
Ce n'est pas d'aujourd'huy pourtant que je vous ayme ;
Mais pour un plus heureux vostre cœur prévenu
Feint toûjours d'ignorer ma passion extréme.
Mon respect vous l'a dit encor mieux que moy-mesme ;
J'aurois pu faire le jaloux,
Pour troubler mon rival aller souvent chez vous :
Je n'ay pas voulu vous déplaire.
Pouvois-je mieux me découvrir?
N'est-ce pas aymer que souffrir?
N'est-ce pas parler que se taire?

MADRIGAUX

LIVRE SIXIÈME

I

Amans qui vous lassez de soupirer en vain,
Et qui de l'ingrate Clarice
Songez à quitter le service,
Ne precipitez pas un si triste dessein :
Pour vous encourager à la perseverance,
Jettez les yeux sur son beau sein,
Et jugez de la recompense.

II

Belise, je differe, et je n'ose me rendre;
Tant d'amans soûpirent pour vous,
Et vous faites tant de jaloux,
Que je ne sçay quel parti prendre.
Rien ne vous manque pour charmer :
A vos beaux yeux tout est facile;
Mais s'engager à vous aimer,
C'est s'attirer toute la ville.

III

Belise, une bonne amitié
N'est pas assez de la moitié
Pour répondre aux desirs d'un cœur un peu sensible :
Quand on a veu vos yeux, par qui tout est soumis,
Je ne croy pas qu'il soit possible
De n'estre que de vos amis.

IV

Contre l'ardeur qui me possede
Tous vos desseins sont superflus,
Et je n'y sçay plus qu'un remede,
Iris, c'est de ne vous voir plus;
Mais, hélas! ce malheur extrême
Ne se peut souffrir sans mourir,
Et, s'il faut mourir pour guerir,
Excusez-moy si je vous ayme.

V

De l'amant que je vois sans cesse autour de vous
Je ne sçaurois estre jaloux;
Et, si votre beauté l'arreste,
Déclarez-vous sans consulter :
Je ne veux point d'une conqueste
Qu'il auroit pû me disputer.

VI

En amour, le plus grand des maux,
Ce n'est pas, comme on dit, le nombre des rivaux;
Un cœur se sent toûjours flaté de la victoire;
Il est, belle Clarice, un plus cruel tourment :
C'est d'aymer sans déguisement,
Et ne pouvoir se faire croire.

VII

Hé quoy! vous craignés l'Amour,
Vous, dont les yeux pleins de charmes
Luy fournissent chaque jour
Ses plus redoutables armes?
Non, non, n'aprehendés rien :
L'Amour vous traitera bien;
Aimés, aimés-moy, Clarice;
Tout ce que vous souffrirés
Ne sera plus un supplice
Sitost que vous aimerés.

VIII

Est-ce à cause que vous partez,
Iris, que vous estes plus belle?
Ce qui m'est un sujet d'une douleur mortelle
Accroist-il ainsi vos beautez?
Ha! que vous estes inhumaine
D'ajoûter encore à ma peine
La rigueur d'un tourment nouveau!
Loin de vous affliger de l'ennuy qui m'accable,
Votre visage en est plus beau :
Aimez plûtost, Iris, et soyez moins aymable.

IX

Je dois, je le sens bien, vous estre quelque chose;
De mon destin, Belise, ordonnez promptement,
Pendant que de mon cœur librement je dispose :
Seray-je votre ami? seray-je votre amant?
Il est certain que, si j'écoute

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Tout ce que mon cœur me dira,
Je seray... je seray sans doute...
Mais non, je ne seray que ce qu'il vous plaira.

X

Il est vray, jeune Iris, que vous sçavez aymer,
Et vos regrets en sont d'illustres témoignages;
D'un exemple si beau l'on se sent animer,
Et mille amans depuis vous offrent leurs hommages.
De vos chagrins, de vos rigueurs,
De vos soupirs, de vos langueurs,
Chacun se fait de nouveaux charmes.
Puisqu'elle aimoit, dit-on, peut-estre elle aimera :
Heureux qui fit couler ses larmes!
Plus heureux qui les essuyra!

XI

Je sçay qu'Iris ne m'ayme pas;
Cependant elle fait des pas

Pour m'empescher d'être infidelle.
Sans doute mon amour sert à sa vanité :
Dans l'équipage d'une belle
Il faut bien par honneur quelqu'amant maltraité.

XII

La crainte suit tousjours les desirs amoureux :
Plus ce qu'on ayme a de mérite,
Plus la défiance s'irrite ;
On ne se croit jamais heureux.
Vous m'aymés, dites-vous ? Quel bonheur ! quelle gloire !
Iris, pour me le faire croire,
Dites-le-moy tousjours et jamais ne cessez :
Que vos doux regards m'en asseurent ;
Que vos doux baisers me le jurent ;
A tous momens recommencez ;
Encore n'est-ce pas assez.

XIII

L'entreprise en amour abrege bien des choses;
Des plus douces faveurs elle previent le don :
D'Amarante, par trahison,
J'ay baisé les lévres de roses;
Elle m'a bien grondé, j'ay demandé pardon;
J'ay fait, pour l'obtenir et pour la satisfaire,
Tout ce qu'a souhaitté cette beauté severe;
J'ay tout promis, j'ay tout juré,
Et le baiser m'est demeuré.

CHANSON

Les maux d'amour sont sans remede,
Ses biens ne font que decevoir ;
On souffre tout pour les avoir,
On craint tout lorsqu'on les possede.

XIV

Mon Iris, est-il possible
Que, logeant l'Amour chez vous,
Vous soyez si peu sensible
A ce qu'il a de plus doux?
Vos beautez, vostre jeunesse,
Passent inutilement;
Et vostre fidele amant
En va mourir de tristesse.
Usons mieux de nos desirs :
En ces mortelles demeures
Nous perdons plus de plaisirs
Que nous ne differons d'heures.

XV

Philis, vous me maltraitez ;
Il faut prendre patience :
J'ayme encor vos cruautez
Plus que vostre indifference.

XVI

Que mon Iris me plaist lorsqu'elle est negligée,
Et que je la vois dégagée
De tous les ornemens qui cachent ses beautez !
La belle les a tous quittez :
Une jupe de simple toile
Aux plus secrets appas sert à peine de voile ;
On lui voit à plaisir et le bras et la main,
Et rien ne cache son beau sein.
Sur un lit de repos cette belle est couchée,
La tête dans la main nonchalamment penchée,
Les yeux tournez vers son amant :
Telle estoit jadis la plus belle

De toute la troupe immortelle
Auprès du beau chasseur qui causoit son tourment;
Mais, belle Iris, ne faisoit-elle
Que le regarder seulement?

XVII

Quelquefois en dormant je vois mon inhumaine :
Elle semble pour lors prendre part à ma peine;
Le dieu qui préside au sommeil
M'entretient jusqu'à mon réveil
De cet agreable mensonge.
O destin plein de cruauté!
Ma felicité n'est qu'un songe,
Et mon mal une verité.

XVIII

Recevoir du premier venu
Les loüanges et les fleurettes,

Avecque le plus inconnu
Dire mille choses secrettes;
Sans discernement et sans choix
Souffrir des libertez contre toutes les loix
Et d'amour et de bien-sceance,
Croyez-moy, trop facile Iris,
Le veritable amant alors est bien surpris,
Et ne manque pas de constance
Si pour vous il est sans mépris.

XIX

Rien ne peut égaler la beauté de Philis :
Mille traits achevés composent son visage;
Elle a des cheveux bruns qu'elle met en usage
Contre un teint plus blanc que les lis;
Sa taille est haute, fine et belle;
Son air est noble et grand, son port plein de douceur;
Enfin les yeux sont faits pour elle,
Comme les cœurs sont faits pour sa petite sœur.

XX

Si l'on raisonnoit tant, jamais on n'aimeroit;
Et le triste nom d'esclavage,
Qui des amans est le partage,
Luy tout seul nous rebuteroit.
Puisque vous respondez à mon amour extréme,
Vos scrupules, Iris, ne sont plus de saison;
Tout ce qu'on donne à la raison,
On le dérobe à ce qu'on aime.

XXI

Souvent la belle Iris d'une tresse dorée
Couvre le brun de ses cheveux;
Mais, dequoy qu'elle soit parée,
Toûjours elle attire les vœux.
Est-elle brune, est-elle blonde,
Rien ne l'égale dans le monde;
Rien n'égale aussi mon amour,

Et, sans estre inconstant, j'ay la bonne fortune
D'estre amant, en un mesme jour,
Et d'une belle blonde et d'une belle brune.

XXII

Si d'un de vos amans jamais vous faites choix,
Quoyque nouveau venu, j'espere vostre voix :
Depuis le jour qu'à vos charmes
Ma raison rendit les armes,
Une legion d'amours
Dans mon cœur fit sa demeure,
Et je vous aime en une heure
Plus qu'un autre en quinze jours.

XXIII

Sans les desordres de ce temps,
Je ne verrois point cette belle,

Et pendant la saison nouvelle
On me l'enleve tous les ans;
Mais, grace à la guerre civile,
On ne peut sortir de la ville,
Et rien n'est seur hors de Paris.
Funeste demon de la Guerre,
Desole, si tu veux, la terre :
Le plus grand des malheurs est l'absence d'Iris.

XXIV

Vostre conscience vous presse,
Iris, vous allez à confesse.
Quels sont donc ces secrets que vous vous reprochés?
Que mon bon-heur seroit extrême
Si c'estoit un de vos pechez
D'aymer un peu trop qui vous ayme!

XXV

Que mon destin est rigoureux !
Iris, l'aimable Iris a perdu la lumiere.
Douce, obligeante, quoy que fiere,
Prés d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux :
Dans les avantures fâcheuses,
Les égards et les soins d'une tendre amitié ;
Parmi les peines amoureuses,
Tout le support de la pitié.
Appuyé d'un secours si seur et si fidelle,
De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout ;
Iris me consoloit de tout,
Et rien ne me console d'elle.

XXVI

Ma jeune Iris n'est plus, le Ciel me l'a ravie ;
Ce cher objet de mes amours,
Ce que je voyois tous les jours,

Je ne le verray de ma vie.
Elle occupoit tous mes desirs;
Je n'avois point d'autres plaisirs;
Tous mes soins se bornoient à servir cette belle.
Que feray-je, grands Dieux? que dois-je devenir?
Helas! n'auray-je plus de commerce avec elle
Que par un triste souvenir?

APPENDICE

AIRS DE LA SABLIÈRE

Tirés du *Recueil des plus beaux Vers qui ont esté mis en chant* (Paris, Sercy, 1661, et Luynes, 1680. 2 vol. in-8°).

Je vous dis toujours : Aimez-moy;
Philis, vous sçavez bien pourquoi :
C'est que le plaisir est extréme,
D'estre aimé quand on aime.

Lorsque vous aurez de l'amour,
Vous nous direz à vostre tour :
Ha! que le plaisir est extréme
D'estre aimé quand on aime!

Lorsqu'amour, par ses traits vainqueurs,

Se rend le maistre de nos cœurs,
Ha! que le plaisir est extréme
D'estre aimé quand on aime!

J'aime bien quand je suis aimé;
Mais je ne puis estre enflammé
Des belles qui sont inhumaines;
Je ne subis jamais de loy
Et ne souffre jamais de peines
Qu'autant qu'on en souffre pour moy.

Aussi toutes sortes d'objets
Ne peuvent estre des sujets
Pour forcer mon cœur à se rendre;
Et, si l'on veut me posséder,
Il faut des charmes pour me prendre
Et des faveurs pour me garder.

Ouy, c'est pour vous, cruelle, que j'expire,
Et cependant vous riez du martyre

Que je ressens de l'ardeur de vos coups;
Si je pretends quelque part à vostre ame,
Vous repondez, en riant de ma flamme :
Oüy! c'est pour vous!

Petites fleurs qui ne faites qu'éclore,
Dont l'éclat est plus beau que celuy de nos lys,
Quittez, quittez le sein de Flore
Pour aller rendre hommage à celuy de Philis.

Allez trouver ce miracle des belles,
Et dites librement aux Graces d'alentour
Que ses beautez sont immortelles,
Et que la vostre au plus ne peut durer qu'un jour.

Devant ses yeux evitez de paraistre,
De crainte des tourments que l'on peut encourir;
C'est un soleil qui vous fait naistre,
Mais Philis en a deux qui vous feroient mourir.

Tu demandes, Tirsis, si je plains ton martire,
Ou si pour toy je n'ay que du mepris;
Helas! helas! on m'a souvent appris
Que quand on aimeroit, il ne faut pas le dire.

Quand tu dis que ton cœur en mes chaisnes expire,
Qu'autre que moy ne l'auroit sceu lier,
Helas! helas! que ne puis-je oublier
Que quand on aimeroit, il ne faut pas le dire!

Triste, melancolique et sombre,
Tirsis au fond d'un bois se reposoit à l'ombre,
Esperant à son mal donner soulagement,
Et disoit en pleurant : « Ah! cruelle Sylvie,
Si tu ne finis mon tourment,
Je vay bientost finir ma vie! »

Tirsis, ne dis plus que ton ma
N'en trouvera jamais d'égal;

Mon cœur t'assure du contraire.
Nous courons un mesme danger;
Tes yeux n'ont sceu que trop vanger
Le mal que mes yeux t'ont sceu faire.

Si tu te plais en ta langueur,
Mon mal, si doux en sa rigueur,
Me perd à force de me plaire.
Nous courons un mesme danger;
Tes yeux n'ont sceu que trop vanger
Le mal que mes yeux t'ont sceu faire.

Je n'aime point la tourterelle,
J'aime bien le moyneau;
Jamais il ne plaint ni ne querelle,
J'aime bien le moyneau,
C'est un gentil oyseau :
Aux bois, aux champs, sur le toit, dans la cour,
Il baise sa femelle
Et luy fait l'amour
Mille fois en un jour.

Il est gay dans ses amourettes,

Il court, il vole, il vient,
Il luy conte cent mille sornettes,
Il court, il vole, il vient,
La suit et l'entretien :
Aux bois, aux champs, sur le toit, dans la cour,
Il baise sa femelle
Et luy fait l'amour
Mille fois en un jour.

Évitons les tromperies
De ces volages bergers;
Courons des jardins aux vergers,
Des vallons aux bois, et des bois aux prairies.
Fuyons ces filous,
Et gardons bien nos bergeries
D'amour et des loups.

Fy de leurs galanteries,
Nargue de leurs vains caquets,
Ce sont des trompeurs, des coquets.
Sautons et dansons sur les plaines fleuries

Fuyons ces filous,
Et gardons bien nos bergeries
D'amour et des loups.

Tous les jours la raison me presse
De quitter ma belle maistresse,
Et me dit que je pers mes pas :
La raison veut que je change
Et qu'enfin le mepris me vange ;
La raison veut que je change,
Et moy je ne le veux pas.

Je sçay bien que je fay folie,
Que Philis est aussi jolie,
Et qu'Iris n'a pas moins d'appas :
La raison veut que je change,
Et qu'enfin le mepris me vange ;
La raison veut que je change,
Et moy je ne le veux pas.

Antres affreux dont les sombres horreurs
Surpassent les horreurs dont la mort est suivie,
Funestes lieux où les noires fureurs
Viennent pour achever l'ouvrage de Sylvie,
Si je vous racontois mon mal et mes amours,
Vous y verriez tous les traits d'une flamme
A toucher vos lions, vos tigres et vos ours,
Et qui n'ont sceu toucher son âme.

Mais en l'estat où m'a reduit le sort,
A leur faire pitié j'aurois peu davantage,
Et dans un mal où je cherche la mort,
Loin de les adoucir, j'ay besoin de leur rage :
Enfin que serviroit à mes tristes amours,
Par le recit d'une si belle flamme,
De toucher vos lions, vos tigres et vos ours,
Puisqu'ils n'ont sceu toucher son âme.

Pour estre aimé,
Le secret est d'aimer ;
Pour enflammer
Il faut estre enflammé ;

Ce n'est pas tout de plaire et de charmer;
Pour estre aimé,
Le secret est d'aimer.

Qui veut tromper,
En amour, est trompé;
Tel veut dupper
Qui se trouve duppé;
C'est un plaisir que de voir attraper;
Qui veut tromper,
En amour, est trompé.

Voicy le temps
Que les fleurs sont écloses;
Le beau Printemps
Fait pousser toutes choses.
Sortez, sortez, ô jeunes lis!
Sortez, sortez petits boutons de roses,
Sortez, sortez du sein de ma Philis.

O belles fleurs!
Serez-vous toujours closes,

Et de mes pleurs
Les éternelles causes?
Sortez, sortez, ô jeunes lis;
Sortez, sortez, petits boutons de roses,
Sortez, sortez du sein de ma Philis.

EXTRAITS

DU RECUEIL INTITULÉ :

Première (*et seconde*) *partie des Pièces diverses*, contenant Églogues, Élégies, Stances, Madrigaux, Chansons, Épigrammes, traductions d'Horace et autres pièces. (Paris, Barbin, 1668, deux parties in-8°.)

Il a été parlé, dans l'Introduction, d'un recueil de poésies diverses que nous croyons devoir attribuer à La Sablière ; mais, comme aucune preuve positive ne peut être apportée à l'appui de notre opinion, uniquement fondée sur l'esprit et le style de cette œuvre, nous nous contenterons d'en citer quelques extraits.

Voici d'abord des vers tirés d'une élégie où l'auteur trace de lui-même un portrait qui ressemble étonnamment à ce que Tallemant des Réaux nous a raconté du caractère volage de La Sablière :

Damis, puisqu'il te plaist d'avoir cette maxime
Qu'il ne faut point d'amour qui ne soit legitime,
Et quand tu permettrois les commerces d'amour,

Si tu ne permets pas d'en changer chaque jour,
Je ne m'en deffends point; mon ame est criminelle,
Elle aime, et d'une amour inconstante, infidelle;
Le moindre objet l'émeut, le moindre la retient,
Le moindre la révolte, au moindre elle revient.
Je rougis quelquefois d'avoir tant de foiblesse;
Mais aussi quel moyen de borner ma tendresse?
Je n'ay point de ces cœurs qui sçavent resister;
En vain le mien s'efforce, il ne peut s'arrester...
Je trouve à mille amours mille causes nouvelles,
Il semble que mon cœur soit à toutes les belles.
Celles qu'en mon chemin je trouve tous les jours
Deviennent aisément l'objet de mes amours.
A d'autres quelquefois il n'est pas inutile
D'estre loin de ma route et d'accez difficile;
La peine de les voir redouble leur beauté
Et je me fais honneur de la difficulté....

. . . . . .

Ce grand nombre d'objets ne remplit point mon cœur,
Tantost il se releve et tantost il s'abbaisse;
Autour de luy partout il respand sa tendresse;
Mais ce n'est rien encor que j'ayme en divers lieux,
Une bouche vermeille, un beau teint, de beaux yeux,
Que je suive sans choix tout ce qu'on trouve aymable,

Quelque chose de laid me paroist agreable.
J'ayme souvent des yeux, bien qu'ils ne soient pas beaux,
Tant Amour pour me vaincre a de charmes nouveaux!
Enfin j'ayme en tout temps, j'ayme par tout le monde,
Et femme, et fille, et vefve, et la brune et la blonde...

L'image est chargée à dessein ; mais elle ressemble, et le *Portrait naïf de soy-mesme,* qui suit, est encore plus frappant, s'il est possible.

PORTRAIT NAIF DE SOY-MESME

SONNET

Je suis (sans vous parler des traits de mon visage)
Assez grand, assez droit, assez jeune, assez fort;
Selon l'occasion, tantost fou, tantost sage,
J'ay quelquefois raison, et quelquefois j'ay tort.

Plus par facilité que faute de courage,
De tout ce que l'on veut je suis toûjours d'accort;
Entre le jansenisme et le libertinage
Je vis, sans souhaitter et sans craindre la mort.

Quoyque leger amant, j'ay l'ame assez constante;
Jamais de mes amis je n'ay trompé l'attante,
Mais j'ay souvent faussé des serments amoureux.

Surtout fils du destin, soumis à sa conduitte,
De peur de rencontrer quelque mal dans la suitte,
Du matin jusqu'au soir je borne tous mes vœux.

Outre que le sonnet est charmant, ne voit-on pas, dans cet homme qui vit *entre le jansénisme et le libertinage*, c'est-à-dire l'indifférence religieuse, le protestant fort tiède qu'était La Sablière?

Et maintenant je vais citer quelques petites pièces qui, pour moi, sont évidemment échappées à celui qui fut *le premier madrigalier* de son siècle, en terminant par de soi-disant *stances héroïques,* qui me paraissent un chef-d'œuvre d'agréable malice et de fine plaisanterie.

ODE

Il n'est pas bon d'estre chagrin.
Un chagrin ne plaist à personne,
Il ne fait jamais bonne fin;
C'est pour son malheur qu'il raisonne.
Il n'est pas bon d'estre chagrin,
Quelque sujet qu'on nous en donne.

Dans les moments les moins heureux,
Il ne faut pas que l'on s'abbate,
Quand mesme on verroit tous ses vœux
Negligés d'une belle ingratte.
Dans les moments les moins heureux,
Il faut qu'un doux espoir nous flatte.

Pour moy, je prétens tout souffrir,
Quoyque rien ne me reussisse.
Qu'un autre cherche à se guérir,
Quand on luy manque de justice;
Pour moy, je pretens tout souffrir
Et tout aymer de Cleonisse.

AIR

J'ay beau jurer que Sylvie
Ne vivra plus dans mon cœur;
Je l'ayme plus que ma vie,
Malgré toute sa rigueur.

Mon cœur est plein de tristesse,

Mais il n'est pas rebuté.
Helas! j'ay plus de foiblesse
Qu'elle n'a de cruauté!

En vain l'aimable Climene
Me vient offrir du secours,
En vain je voy que ma peine
Se renouvelle toûjours,

Mon cœur est plein de tristesse,
Mais il n'est pas rebuté;
Helas! j'ay plus de foiblesse
Qu'elle n'a de cruauté!

EPIGRAMME

C'est trop abuser de mes vœux :
Défaites-vous enfin de mon cœur ou du vôtre;
Que feriez-vous de tous les deux?
J'ay besoin de l'un ou de l'autre.

EPIGRAMME

Tout ce que vous faites me plaist,
Ce que les autres font ne me plaist pas de mesme;
Je ne vous ayme pas encore tout à fait,
Mais il ne tient qu'à vous qu'enfin je ne vous aime.

EPIGRAMME

Aprés avoir longtemps erré de belle en belle,
Phénisse, mon destin m'arreste auprés de vous,
Et vous m'y retenez par des charmes si doux
Que je suis presque seur de vous estre fidelle.
On m'a veu souvent amoureux
De mille beautés differentes,
Mais pas une n'avoit de quoy borner mes vœux.
Les plus douces enfin et les plus engageantes
Ont pour r'avoir mon cœur de trop foibles appas;

Ces appas r'assamblés n'egalent pas les vostres;
Le ciel vous a donné ceux de toutes les autres,
Et vous en avés cent que les autres n'ont pas.

MADRIGAL

Depuis que je vous ay connue,
Mon ame, fortement esmue,
Avec beaucoup d'ardeur n'a que fort peu d'espoir.
Phénisse, je voudrois ne vous avoir point veue,
Et cependant je veux toûjours vous voir.

STANCES HEROÏQUES

Je vous plains, stances heroïques,
Qui servez aux panégyriques.
Chacun d'abord vous veut avoir,

Vous êtes partout bienvenues;
Mais aussitost qu'on vous a veues,
On ne sçauroit plus vous revoir.

Contre les pompeuses sornettes
De nos plus illustres poëtes
Mon esprit s'est toûjours cabré;
Leurs grands vers me sont incommodes,
Et je me moque de leurs odes,
Couvertes de papier marbré.

Les bagatelles éclattantes
Qui sont dans ces feuilles volantes
Eblouissent l'esprit d'un sot;
En les lisant il les admire,
Mais tout le monde a beau les lire,
On ne s'en souvient pas d'un mot.

Ces autheurs, dont l'ame superbe
Croit estre au-dessus de Malherbe,
Font des vers apparament beaux.
Ce ne sont que des rapsodies
De ses expressions hardies
Et de miserables lambeaux.

Leurs louanges trop étendues
Et qui se perdent dans les nues
Ne se donnent point à propos.
Que ne suit-on la noble trace
Du libre et genereux Horace,
Qui sçavoit louer ses heros?

Les vers de ces autheurs avares
Pour des termes durs et barbares
Sont rebutez des gens de cour;
Leur Permesse et leur Hippocrène,
Et ces mots dont une ode est pleine,
Ne devroient plus paroistre au jour.

On reussit en comedie,
Et tous les jours la tragedie
Reçoit un favorable accueil :
Pour les poëmes heroïques
Et tous ces ouvrages liriques,
C'est nostre honte et nostre écueil.

L'ode est une chose importune;
C'est en voir cent que d'en voir une,
Il faut l'avouer avec moy,

Puisque l'autheur le plus habile
Ne sçait que sur un mesme stile
Louer les actions d'un Roy.

Il est plus craint que le tonnerre,
C'est toûjours un foudre de guerre,
Il est plus Mars que le dieu Mars;
Ses ennemis n'osent l'attendre;
C'est un Achille, un Alexandre,
Et luy seul vaut tous les Cesars.

Ce Roy, dés sa tendre jeunesse,
Passe Salomon en sagesse;
Nestor luy cede avec raison;
Enfin tous ces autheurs de marque
Ne sçauroient louer un monarque
Qu'avec quelque comparaison.

On voit que nostre Prince auguste,
Dont le discernement est juste,
Méprise ces poëmes froids;
Ces muses basses et venales,
Par leurs louanges generales,
Deshonorent ses grands exploits.

Les vers cederont à l'histoire
L'honneur d'éterniser sa gloire,
Ses faits et ses hautes vertus.
Il fut jadis un Tite-Live;
Mais pour le plus grand Roy qui vive
Pourquoy faut-il qu'il n'en soit plus?

FIN

TABLE

INTRODUCTION 1

MADRIGAUX

LIVRE I. 1
LIVRE II 20
LIVRE III 37
LIVRE IV 55
LIVRE V 73
LIVRE VI 95

APPENDICE. 113

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

MARS 1879

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

[redacted]

a39003 002534757b

CE PQ 1817
.L2M3 1879
C01 LA SABLIERE, MADRIGAUX
ACC# 1388787